

# 1

Les cloches de San Salvatore arrachèrent Josef Breuer à sa rêverie. Il sortit sa grosse montre en or de la poche de son gilet. Neuf heures. Une fois encore, il lut la petite carte lisée d'argent qu'il avait reçue la veille.

21 octobre 1882

Docteur Breuer,

**Je dois absolument vous voir pour une affaire urgente. L'avenir de la philosophie allemande est en jeu. Voyons-nous demain matin, à neuf heures, au Café Sorrento.**

Lou Salomé

Quel toupet! Cela faisait longtemps que personne ne s'était adressé à lui avec un tel aplomb. Il ne connaissait pas cette Lou Salomé. Pas d'adresse sur l'enveloppe. Il n'avait eu aucun moyen de lui répondre que ce rendez-vous de neuf heures ne lui convenait pas, que Mme Breuer serait furieuse de prendre son petit déjeuner seule, que le Dr Breuer était en vacances, et que les « affaires urgentes » ne l'intéressaient pas, que le Dr Breuer était même venu à Venise pour *fuir* les affaires urgentes, justement.

Et pourtant il était bel et bien là, à neuf heures du matin, au Café Sorrento, scrutant les visages autour de lui et se demandant lequel d'entre eux pourrait bien être celui de l'insolente Lou Salomé.

« Encore un peu de café, monsieur ? »

Breuer fit oui de la tête au serveur, un gamin de treize

ou quatorze ans aux cheveux très noirs lissés et peignés en arrière. Combien de temps avait-il rêvassé ? Il consulta une fois de plus sa montre. Encore dix minutes de perdues. Et perdues à quoi ? Comme d'habitude il avait repensé à Bertha, la magnifique Bertha, sa patiente depuis maintenant deux ans, à sa voix cajoleuse : « Docteur Breuer, pourquoi avez-vous si peur de moi ? » Il se rappelait sa réponse lorsqu'il lui avait dit qu'il ne serait plus son médecin : « J'attendrai. Vous serez pour toujours le seul homme de ma vie. »

Il se gourmanda : « Pour l'amour du ciel, arrête ! Arrête de réfléchir ! Ouvre les yeux ! Regarde autour de toi ! »

Breuer leva sa tasse pour humer l'arôme du café fort, tout en prenant de belles bouffées de l'air vénitien, si doux en ce mois d'octobre. Il tourna la tête et inspecta les alentours. Les autres tables étaient occupées par des hommes et des femmes qui prenaient leur petit déjeuner, principalement des touristes âgés. Plusieurs tenaient d'une main un journal et de l'autre une tasse de café. Derrière les tables, des nuées de pigeons bleu acier voletaient et descendaient en piqué. L'eau calme du Grand Canal, dans laquelle se reflétaient les somptueux palais qui peuplaient ses rives, n'était agitée que par le sillage ondulant d'une gondole qui glissait. D'autres gondoles dormaient encore, amarrées à des pieux tordus qui se tenaient penchés dans le canal, telles des lances plantées au hasard par quelque géant.

« Oui, c'est vrai... Regarde-toi, espèce d'imbécile ! se dit Breuer. Des gens viennent du monde entier pour voir Venise, des gens qui ne veulent pas mourir avant d'avoir contemplé une telle beauté. Qu'ai-je perdu de la vie, faute, simplement, d'avoir su regarder ? Ou d'avoir regardé mais sans rien voir ? » La veille il avait fait, seul, le tour de l'île de Murano mais au bout du compte n'avait rien vu, rien enregistré. Aucune image n'était passée de sa rétine à son cortex. Toute son attention avait été occupée par des images de Bertha : son sourire aguicheur, son regard amoureux, son corps chaud, accueillant, et sa respiration qui s'accélérait quand il l'auscultait ou la massait. Ces images-là avaient

une puissance, une vie bien à elles; dès qu'il n'y prenait pas garde, elles submergeaient son esprit, s'emparaient de son imagination. «Devrai-je subir cela toute ma vie? se demanda-t-il. Suis-je voué à n'être qu'une simple scène sur laquelle les souvenirs de Bertha rejoueront éternellement leur pièce?»

Le crissement aigu d'une chaise contre le sol carrelé secoua sa torpeur. Quelqu'un se levait à la table voisine. De nouveau, il chercha du regard Lou Salomé.

Arrivant par la Riva del Carbon, elle entraït maintenant dans le café. Elle seule avait pu rédiger cette carte, cette belle femme, grande et mince, emmitouflée dans une fourrure, qui se dirigeait maintenant vers lui d'un pas majestueux au milieu des tables remplies de monde. Breuer vit qu'elle était jeune, peut-être même plus jeune que Bertha, presque une écolière. Mais cette présence imposante! Extraordinaire. Elle irait loin.

Lou Salomé continua d'avancer vers lui sans la moindre hésitation. Comment pouvait-elle savoir que c'était lui? De sa main gauche il frota rapidement les poils roux de sa barbe de peur que des miettes de gâteau s'y trouvent encore, et de la droite tira sur un côté de sa veste noire pour que l'encolure ne bâille pas. À quelques mètres de lui, la jeune femme s'arrêta un instant et le regarda droit dans les yeux.

Soudain l'esprit de Breuer cessa de ratiociner. Désormais, nul besoin de se concentrer pour regarder. Désormais, rétine et cortex coopéraient parfaitement, laissant l'image de Lou Salomé pénétrer sans peine dans son cerveau. Cette femme était d'une beauté hors du commun : un front puissant, un menton fort et sculpté, des yeux d'un bleu lumineux, des lèvres pleines et sensuelles, et des cheveux blond cendré coiffés sans apprêt et rassemblés lâchement en un haut chignon, laissant voir ses oreilles et son long cou gracieux. Il remarqua avec un plaisir non dissimulé les quelques cheveux qui avaient échappé au chignon et partaient dans tous les sens.

Encore trois pas, et elle se retrouva à sa table. «Docteur

Breuer, je suis Lou Salomé. Puis-je ? » dit-elle en montrant la chaise. Elle s'assit aussitôt, ne laissant pas même à Breuer la possibilité de lui répondre en bonne et due forme, de se lever, de faire une courbette, de lui baiser la main ou de tirer la chaise pour elle.

« Garçon ! Garçon ! fit Breuer en claquant des doigts. Un café pour madame. *Caffè latte* ? » Il jeta un coup d'œil vers Mlle Salomé. Elle hocha la tête et, malgré la fraîcheur du matin, ôta son manteau de fourrure.

« Oui, un *caffè latte*. »

Ils gardèrent tous deux le silence pendant quelques instants, jusqu'à ce que Lou Salomé le fixe du regard et lui dise : « Un de mes amis est en train de sombrer dans le désespoir. J'ai peur qu'il ne veuille se tuer. Ce serait une immense perte pour moi, et une tragédie personnelle non moins immense, car je serais en partie responsable de sa mort. Mais je me sais capable de surmonter cela et de survivre. Cependant... » Elle se pencha vers lui et sa voix se fit plus douce. « ... Je ne serais pas la seule concernée : la mort de cet homme aurait de grandes conséquences, pour vous, pour la culture européenne, pour nous tous. Croyez-moi. »

Breuer voulut répondre : « Vous devez sans doute exagérer, mademoiselle », mais il fut incapable de prononcer le moindre mot. Ce qui, chez n'importe quelle autre jeune femme, aurait ressemblé à une hyperbole d'adolescente, semblait différent dans sa bouche, comme quelque chose qu'il fallait prendre au sérieux. Sa sincérité, sa conviction étaient irrésistibles.

« Qui est cet homme ? Se pourrait-il que je le connaisse ?

– Pas encore ! Mais bientôt nous le connaissons tous. Il s'appelle Friedrich Nietzsche. Peut-être cette lettre de Richard Wagner au professeur Nietzsche vous permettrait-elle de mieux le connaître. » Elle sortit de son sac une feuille de papier, la déplia et la tendit à Breuer. « Je dois d'abord vous préciser que Nietzsche ne sait pas que je suis ici, ni que je possède cette lettre. »

Cette phrase fit hésiter Breuer. Devait-il lire la lettre ?